

A LA DÉCOUVERTE DU BLED



Sur ces entrefaites, les services militaires de la Place reçurent des instructions en vue de notre transport sur l'emplacement des futurs centres de Mondovi et de Barral, respectivement situés à 26 et à 31 kilomètres de Bône, c'est-à-dire distants à peine l'un de l'autre d'un peu plus d'une lieue, ce qui leur valut pendant longtemps l'appellation de Mondovi-le-Bas et de Mondovi-le-Haut.

Les prolonges du Train ne devaient charger en premier lieu que les objets de literie, draps, matelas, couvertures, afin d'assurer notre couchage. Les meubles viendraient ensuite, d'où un nouveau stationnement imposé à ces derniers sur les quais ouverts à toutes les intempéries et d'une sécurité plus que douteuse.

Oh! ce départ de Bône pour le bled inconnu, effectué dans des véhicules cahotants où nous étions pressés comme des anchois dans un baril. Il y avait

grosse affluence d'Européens et d'indigènes sur le passage de ce convoi bizarre qui ressemblait à un entassement de bétail humain dirigé vers quelque lointaine boucherie.

A peine eûmes-nous dépassé les portes de la ville, que les hommes durent descendre et suivre à pied, afin de laisser un peu plus de place aux femmes et aux enfants qui n'étaient pas à la noce en pareil équipage.

Surcroît d'imprévoyance administrative qui nous causa quelque étonnement, une fois franchie la banlieue, pas la moindre route tracée devant nous, de telle sorte que voitures et piétons s'en allaient sans direction précise à travers la plaine tantôt marécageuse, tantôt envahie par l'épineuse brousaille des palmiers nains, des genêts et des jujubiers.

Et c'était bien un autre embarras lorsque, faute de pont, il fallait traverser un cours d'eau. C'est à ce moment que le fouet des tringlots cinglait dur les pauvres bêtes des attelages pour sortir de ce mauvais pas.

Chemin faisant, nous nous heurtions à des groupes d'Arabes, montés sur des mulets ou des bourri-

quots, et qui nous jetaient des regards hostiles. Quelques-uns d'aspect plus misérable se mirent à suivre les prolonges, rampants et obséquieux, offrant vaguement leurs services en implorant une aumône, tandis qu'attroupées sur le seuil des gourbis, les moukères en haillons criards et sordides, entourées de leurs moutchachous deminus, nous dévisageaient curieusement sans se soucier de retenir les meutes de chiens kabyles, maigres et hargneux, qui aboyaient rageusement après nous.

Et c'était avec ces gens-là qu'il faudrait, demain, prendre contact, travailler, vivre côte à côte. Comment cela se passerait-il?

Enfin, pour tout dire, en route depuis le matin, nous ne parvînmes au village inexistant de Mondovi que vers quatre heures de relevée. Au mois de décembre, c'est presque le commencement de la nuit. Le calendrier marquait, ce jour-là, la date du 8 et, en regard, saint Ambroise.

Nul ne saurait imaginer dans quel état de délabrement nous pouvions être après un trajet accompli dans des conditions aussi pénibles. Pour comble d'infortune, tout ce que put nous offrir le capitaine Blanchet, chef de notre Colonie agricole, en guise

de logement, consista en des tentes militaires dites marabouts, qu'il fallut dresser précipitamment afin de ne pas passer la nuit à l'auberge de la belle étoile.

Au surplus, chaque tente devait abriter deux familles et même trois suivant leur importance. Il y en eut une heureusement réservée à MM. les célibataires.

C'est par ce campement installé au flanc du petit coteau de Sidi-Méina qui domine à l'ouest la voie ferrée actuelle, tandis qu'à la lueur des falots chacun se mettait à la recherche de ses effets de couchage et recevait des fourriers du convoi une distribution d'aliments, que débuta notre entrée peu triomphale d'ans cette étrange terre promise.

Était-ce là franchement ce que les Colons de 48 comptaient trouver à leur arrivée sur le sol algérien? Que de sombres pensées les assaillirent le soir de cette première journée si décevante, qui présageait des lendemains encore plus cruels.

Mon père, François (Gabriel), faisait bien tout son possible pour conserver sa belle confiance et sa bonne humeur au milieu des inconvénients de cette installation primitive. Il allait et venait d'une

tente à l'autre en jetant aux “ copains ” les saillies de sa blague parisienne.

- Pour sûr, on serait mieux logé au Louvre ! disait-il aux camarades.

Mais on sentait cependant qu'il n'était pas très fier de son aventure, et je m'aperçus qu'il évitait de rencontrer les regards de ma mère et de mes sœurs, tant ils étaient chargés de reproches.

Les pauvres femmes !... Comme elles avaient eu raison de douter du paradis qu'on leur avait fait entrevoir si loin ! A quoi songeaient-elles à cette heure, alors que dans le silence des ténèbres glacées, on n'entendait que le cri des fauves qui peuplaient la brousse environnante? Tout ce que je puis dire, c'est que, blotti contre elles avant de m'endormir de mon lourd sommeil d'enfant, je constatai que leur yeux étaient mouillés de larmes et que leur poitrine était secouée de sanglots.

LES CATARACTES DU CIEL S'OUVRIRENT

L'aube se leva livide dans un ciel chargé de menaces. Le vent du Nord, âpre et froid, se mit à souffler en tempête, et, dès les premières heures de ce matin lugubre, ce furent d'épais nuages courant dans le ciel qui crevèrent sur notre dénuement et notre solitude.

La veille encore le temps était particulièrement doux et agréable, et nous pensions qu'il se prolongerait ainsi ; un brusque revirement de saison devait en décider d'une autre manière.

Durant une semaine, et sans discontinuer, des averses de déluge s'acharnèrent à détremper le sol, noyèrent la brousse, firent déborder les oueds et transformèrent notre campement en un abominable borbier.

Il fallait voir les familles de colons grelottant sous les tentes-gouttières! Dans l'impossibilité de faire sécher leurs matelas ou leurs paillasses, la

literie pourrissait et nos effets de même. Avec cela, peu ou pas d'ustensiles sous la main pour cuisiner les aliments.

A la façon des soldats, mon père et quelques autres durent creuser des trous dans les talus voisins pour allumer du feu, préparer du café et fricoter de vagues popotes. Pour tout dire, ce fut un désastre qui ne fit d'ailleurs que s'aggraver de jour en jour. L'Administration militaire ignorait donc que la période des pluies hivernales en Algérie est à redouter pour les Européens exposés aux rudes intempéries du climat?

Hélas ! elle ignorait bien d'autres choses et paraissait surtout vouloir nous traiter comme une troupe en campagne. C'était un régime singulièrement ingrat pour des gens qui venaient à peine de quitter Paris.

Que dis-je? Au cours de ces interminables tombées d'eau accompagnées de bourrasques d'une violence extraordinaire, les journées passaient encore ; mais les nuits étaient plus qu'un enfer pour les familles entassées sous chaque marabout. Les jeunes enfants ne voulant ou ne pouvant s'aventurer au dehors pour satisfaire aux besoins les plus naturels,

il fallait supporter de ce chef d'innombrables incommodités.

Avec quelle joie saluâmes-nous la courte éclaircie qui daigna se produire ! Ce matin-là, toute la Colonie agricole s'échappa des tentes empuanties pour aller à la corvée du bois, des perches et des piquets. Et comme l'adversité rend les hommes industriels, c'est à qui s'ingénia à fabriquer des chalits de fortune et à construire des abris recouverts de branchages.

En outre, mon père eut tôt fait, en qualité de charpentier et avec l'aide de quelques colons, d'édifier de légers hangars avec des toitures en diss, afin de protéger du mauvais temps le mobilier que devaient nous apporter les prolonges du Train, et qui se trouvait toujours exposé aux quatre vents sur les quais de Bône.

Mais quinze jours encore s'écoulèrent avant qu'il nous fut donné d'entrer en possession de nos meubles fortement " amochés " par tous ces trimbalements successifs et que chacun abrita de son mieux, car, après tant d'épreuves, ils avaient besoin de ménagements et tenaient tout juste debout.

Je ne saurai décrire toutes les grandes et petites misères qui nous furent imposées par les pluies torrentielles et persistantes de cet hiver affreux. Sous les tentes où nous étions en quelque sorte retenus prisonniers, l'écœurante promiscuité des ménages et la malpropreté des gosses provoquaient des disputes de famille à famille.

Détail à peine croyable - qu'on me pardonne de le signaler ici - on imagina d'aller couper sur les bords de la Seybouse, de longs roseaux creux, qui, utilisés de certaine façon, devaient permettre aux mioches, la nuit venue, d'uriner du dedans au dehors des " marabouts " afin d'épargner à la literie de fâcheuses souillures.

Et nous vécûmes quatre mois ainsi sous la tente!... quatre mois, de décembre aux premiers jours d'avril, c'est-à-dire pendant la période la plus malsaine de l'année, jusqu'à l'apparition de M. Foucaud, capitaine du Génie, lequel vint présider à la construction des baraques provisoires en planches.

Ah ! les tristes cahutes !... Ce n'était guère compliqué comme architecture et comme logement. Dans la précipitation qu'on mit à les édifier, on oublia tant de choses ! Elles étaient faites en double.

et les séparations en étaient si légères qu'on pouvait tenir des conversations de voisin à voisin sans se déranger de chez soi. En plus, faute de couvre-joints, on avait l'agrément de voir ce qui se passait chez les autres et le désagrément d'être payé de retour par leur curiosité.

Alors, pour se garantir des indiscretions - et surtout des regards de Colons célibataires qui avaient toujours l'œil aux aguets - il était prudent de boucher les interstices avec des bandes de papier ou de suspendre une couverture de lit le long des cloisonnements défectueux.

Il me faut ajouter que chaque baraquement double devait loger six familles, ce qui me dispense d'insister plus qu'il n'est de besoin sur ce qui s'est vu et entendu dans un contact aussi contraire à la décence et dont nous avons tous à souffrir.

Vrai! pour des Parisiens comme nous, habitués au bien-être de leur chez-soi, ces logis de carton où le vent entraît comme dans un gourbi et où l'on vivait les uns sur les autres ou chez les autres, étaient loin de répondre aux belles promesses des discours officiels qu'on nous avait tant de fois prodiguées.

Et cependant, ce n'était pas sans un certain contentement que nous étions entrés dans ces caricatures de maisonnettes que nous appelions en riant " nos châteaux ", tellement nous avions assez de notre croupissement de cent vingt jours sous la tente, dans le désœuvrement, les chamailles, l'ordure et la boue !

UN VISITEUR SINISTRE...

LE CHOLÉRA !

Sans la moindre transition, le printemps de 1849 débuta par des chaleurs torrides. Après avoir pataugé et grelotté tout au long d'un hiver calamiteux, c'était maintenant un soleil de plomb qui nous assommait dehors et nous rôtissait même dedans, car nos minces " châteaux " en bois étaient de véritables fours sous l'action d'un tel calorique.

Les fièvres paludéennes ne tardèrent pas à s'abattre sur la plupart des familles qui composaient la Colonie agricole. Hommes, femmes et enfants montraient leurs figures terreuses, ravagées par l'anémie. Les plus vaillants sentaient leur courage faiblir et leurs forces s'en aller. Dans chaque baraquement, il y avait des malades.

Un matin, ce fut pire et l'alarme fut grande, car d'après les médecins militaires appelés en consul-

tation, le nouveau fléau qui venait de s'installer à Mondovi n'était autre que le choléra.

Et ce fut alors la panique, la peur, la désolation en permanence. Les Colons tombaient comme des mouches. Le premier qui succomba fut le fils Pigeon, âgé de seize ans, qui s'était alité en revenant de Bône, ce qui fit croire qu'il en avait rapporté le terrible mal.

Devant la gravité de l'épidémie, le capitaine Blanchet avait dû faire aménager une ambulance pour isoler les sujets les plus fortement atteints ; mais il se trouva que notre docteur, M. Sistac, habitant une ferme qu'il faisait valoir dans les environs, on avait beaucoup de peine à obtenir de lui des visites régulières.

Bref, faute de personnel médical, de mesures rigoureuses, de soins urgents et assidus, c'étaient chaque jour de nouvelles fosses qu'il fallait creuser. Des familles de six, sept et huit personnes disparaissaient dans l'espace de quelques heures.

Souvenir déchirant ; le 7 juin 1849, six mois après notre arrivée en Algérie, nous eûmes la douleur de conduire au cimetière ma sœur Augustine.

Quatre autres cercueils s'ajoutèrent, ce jour-là, à son convoi funèbre.

Chère et douce Augustine, elle qui m'aimait tant et qui avait brodé de si jolies choses, à Paris, pour le roi Louis-Philippe! Frêle et délicate comme les fleurs que ses aiguilles dessinaient si bien sur les étoffes précieuses, elle s'était étiolée au contact de la terre lointaine où le sort nous avait jetés !

Pauvre sœur !... En recueillant son dernier souffle, ma mère dont elle était l'orgueil fut secouée d'une sombre crise de désespoir, et, gagnée par le mal affreux, elle ne tarda que de quelques jours à la rejoindre dans la mort.

Le 19 juin, il nous fallut tout en larmes reprendre le chemin du champ des trépassés pour y déposer sa dépouille. Ce matin, trois autres cercueils l'y avaient précédée.

Le 25 du même mois, ce fut pour nous une catastrophe non moins attristante. Mon beau-frère Langevin, marié depuis peu avec ma sœur Rosine, fut fauché à son tour. On l'enterra en même temps que cinq nouvelles victimes de l'épidémie qui continuait ses ravages.

Ceux-ci se manifestaient au surplus avec une violence telle, qu'à bout de science et de remèdes, certains médecins-majors, envoyés sur les lieux, ne trouvèrent rien de mieux que d'ordonner aux habitants de danser.

- Pour éviter la contagion du choléra, leur dirent-ils, il faut que votre sang soit en mouvement !... Dansez et vous serez épargnés !...

Dans des circonstances aussi tragiques, les colons déjà si éprouvés n'y regardèrent pas à deux fois. ils firent appel à un violoneux de Mondovi-le-Haut qu'on appelait le père Crakousky, et, à raison de cent sous par séance, ils dansèrent chaque nuit polkas, valse, quadrilles à en perdre haleine.

Le musicien ne coûtait pas cher.

Tout de même; ça faisait quelque chose de voir se trémousser sur des airs de bastringue tous ces malheureux en deuil pour la plupart de quelques - uns des leurs, et qui, entre deux enterrements, n'en criaient pas moins : “ En avant deux ! ” ou: “ En place pour la pastourelle ! ” en balançant leurs cavalières.

On dansait de huit heures du soir à quatre heures du matin dans une petite taverne servant aussi

d'hôtel et tenue par un nommé Droublet. Triste bals que ces réunions chorégraphiques où l'on ne venait que dans l'espoir d'éviter le fléau, ce qui n'empêcha pas plusieurs danseurs et danseuses d'être emportés de façon foudroyante par le choléra en rentrant chez eux.

Ce fut notamment le cas de Mme Meynier. De l'ambulance, qui était archi-pleine, ne sortirent que deux personnes: Cyrille Fauvet et Caroline Boissonnet. De 1849 aux premiers mois de l'année suivante, il y eut, à Mondovi, environ 250 cas mortels. Beaucoup d'autres cholériques succombèrent dans les hôpitaux de la région où on les avait transportés.

Les inhumations se faisaient précipitamment tout en haut du cimetière, dans un banc de tuf. C'est là que, pour notre compte, nous avons dû nous acheminer à trois reprises depuis le début de ces jour maudits.

LE RENONCIATAIRE

Décidément, la mort s'acharnait sur notre famille. C'était trop de malchance, trop de chagrins, trop de séparations brutales coup sur coup.

Mon père n'y tint plus. Malade, brisé par tant d'épreuves, tenaillé par le remords de n'avoir pas écouté les avertissements des siens, il fut pris d'un sombre découragement.

- Ah! me disait-il en me serrant dans ses bras lorsque nous étions seuls, si j'avais suivi les conseils de ta pauvre mère et de tes sœurs, nous serions encore tous vivants et tous heureux à Paris!

Un matin, plus abattu que de coutume en voyant que, moi-même, je dépérissais à vue d'œil, il m'entraîna avec lui jusqu'au bureau du capitaine Blanchet.

Le chef de la Colonie agricole s'étant informé du but de notre visite.

- Capitaine, lui répondit-il, tel que vous me voyez, je suis, à bout de forces... Ma carcasse est

démolie... Ma femme, ma fille Augustine, mon gendre sont au cimetière, et mon petit Eugène que voilà ne vaut guère mieux... Je vats sûrement l'enterrer comme les autres si je reste dans ce pays de malheur !...

L'officier sursauta.

-Ne vous laissez pas aller au désespoir ! répliqua-t-il. Que diable! vous avez encore du ressort... On ne jette pas ainsi le manche après la cognée !

- Ma résolution est prise, s'entêta mon père. J'ai résolu de partir et je viens signer l'acte de renonciation à ma concession de sept hectares !

Infortunées concessions !... Les titres n'en étaient pas encore distribués à leurs bénéficiaires; ils ne devaient l'être que dans le courant de l'année 1851.

Le capitaine Blanchet fit la grimace et exhorta de nouveau le colon François (Gabriel) à patienter dans l'attente des jours meilleurs. Il fallait s'incliner devant les événements et accepter la dureté de certains sacrifices.

--- La colonisation, conclut-il, n'est pas une petite affaire... Croyez bien, mon brave, que nos

soldats en ont vu d'autres pour faire la conquête de l'Algérie

C'était prêcher dans le désert, car, pour tout l'or du monde, mon père n'aurait consenti à séjourner plus longtemps dans le village où il avait perdu ce qui lui était le plus cher.

Sa renonciation acceptée et signée, il réalisa au plus tôt notre mince avoir afin de se procurer l'argent nécessaire pour regagner la France, mais, en dépit de toutes ses offres, il ne put trouver acquéreur qui vaille pour le petit magasin de mercerie que tenait ma sœur Rosine, demeurée veuve après quelques semaines de mariage.

Malgré tous les regrets que nous eûmes, il nous fallut quitter Mondovi en abandonnant celle-ci à son sort. Cette séparation dans des circonstances aussi cruelles fut pour nous trois un nouveau déchirement. Qu'allait-elle devenir, en effet, seule et sans soutien, tandis que nous reprenions, tristes et épuisés, le chemin de la terre natale?

Comme on en pourra juger par la suite, la fatalité ne devait pas renoncer encore à nous poursuivre de ses rigueurs.

SE COUCHER POUR MOURIR

Notre départ de Mondovi fut un adieu plein de larmes aux tombes que nous avions voulu revoir une dernière fois avant de fuir ces lieux de désolation.

Et le lendemain, sur une place de Bône, je me trouvais aux côtés du colon renonciataire François (Gabriel), qui s'occupait à faire vendre aux enchères publiques les objets mobiliers dont il n'avait pu se débarrasser entièrement auprès des habitants du village.

Cette opération terminée et le produit de la vente en poche, il ne nous restait plus qu'à nous embarquer, ce que nous fîmes en prenant passage à bord du vapeur Sinaï.

La traversée fut si longue et si accablante de chaleur que nous arrivâmes à Marseille plus exténués que jamais. Après des formalités à n'en plus finir, nous nous remîmes aux mains d'un pisteur qui se chargea de nos bagages et nous conduisit

chez un certain Décugis, lequel tenait un petit hôtel gargote, rue du Vieux-Port.

Par mesure d'économie, nous avons dû nous contenter de la plus modeste chambre de la maison, et nous couchions dans le même lit, sous les toits. Nous mettre aussitôt en route pour Paris, mon père l'aurait bien voulu, mais il n'avait pas même la force de se lever, et c'est à peine s'il prenait quelque nourriture. Nous étions là depuis quatre jours, lorsque je priai notre hôtelier de faire venir un médecin qui examina longuement le malade.

- Ton papa est très fatigué ! me dit le docteur après sa visite. Garde-le bien, mon pauvre petit ! Je repasserai dans la soirée en apportant le médicament qu'il lui faut !

Lorsqu'il revint, il posa un flacon sur la table de nuit et me fit, en partant; la recommandation suivante :

- Ecoute-moi bien !.. Demain, à la première heure, tu feras boire à ton père un grand verre de cette limonade purgative... J'espère qu'après cela, il y aura du mieux... Si ça allait plus mal, il faudrait m'aviser !

Et sur ces mots il disparut, après avoir échangé à voix basse quelques paroles avec le tenancier de l'hôtel, qui le reconduisit jusque dans la rue.

La nuit vint. Je me couchai auprès de mon père qui me paraissait dormir, et j'attendis le jour pour lui faire prendre sa médecine. Mais comme je l'appelais dans ce but, je fus surpris de ce qu'il demeurait immobile et ne me faisait aucune réponse.

- Papa ! ...Papa!...criai-je effrayé en le secouant aux épaules. Réveille-toi !... C'est ton petit Eugène qui te parle !...

Hélas ! ce fut inutile. Mon père était mort, mort à côté de moi, dans le même lit, sans faire entendre un gémissement ou une plainte... Et j'avais passé cette nuit-là allongé contre son grand corps inanimé qui avait fini de souffrir !...

Qu'on juge de l'effroi d'un enfant de neuf ans, seul dans une chambre en tête à tête avec un cadavre ! Pris de peur, je bousculai la bouteille et le verre déposés sur la table de nuit, j'ouvris la porte et me sauvai à travers les couloirs et les escaliers en criant : “ Mon père est mort! ... Mon père est mort !... Au secours!... Au secours !... ”

La Colonisation algérienne venait de faire une victime de plus en terrassant le colon renonciataire de 1848, François (Gabriel), charpentier-appareilleur.

Et voilà comment, dans ce vaste et tumultueux Marseille où il ne connaissait âme qui vive, le petit garçonnet que j'étais à peine se trouva orphelin.

ENFANT PERDU, ENFANT DU MALHEUR

Malgré l'heure matinale, on accourut à mes cris. Sur le palier, des portes s'entrebâillèrent et des voisins de mansarde me questionnèrent avec intérêt, tandis que le patron gargotier, réveillé par tout ce bruit, apparut en maugréant.

C'est un événement peu souhaitable qu'un décès dans une hôtellerie, et M. Décugis, en pénétrant avec moi dans la chambre funèbre, ne cacha point sa mauvaise humeur.

- Bon Diou ! quelle histoire de tous les sorts fit-il en levant les bras au ciel. Tous les mêmes, té, ces coloniaux !... Ça vous tombe on ne sait d'où, et ça claque comme des mouches !...

Et se tournant vers moi

- Toi, mon pitchoun, tu vas rester auprès de ton défunt jusqu'à ce que je fasse venir la police et tout le tremblement

Là-dessus, l'hôtelier m'enferma dans le réduit mortuaire, et je l'entendis qui descendait les escaliers quatre à quatre. Combien de temps me laissa-t-on dans cette solitude effrayante? Je ne saurais le dire au juste. Des pas résonnèrent enfin dans le corridor, et le patron se montra de nouveau en compagnie de policiers et d'hommes de justice.

Il y avait également dans ce groupe le médecin de l'état-civil qui, après avoir constaté le décès de mon père, signa rapidement le permis d'inhumer indispensable pour la levée du corps.

Ce n'était pas tout. On se hâta de mettre les scellés sur le peu de choses que nous possédions, et l'on insista surtout pour savoir si nous avions de l'argent.

- Regardez sur la cheminée, répondis-je au personnage qui me questionnait à ce propos. Il y a

un foulard de soie dans lequel papa nouait sa bourse.

L'inventaire de celle-ci fut fait en ma présence, et on constata qu'elle contenait quinze cents francs en monnaie d'argent et pièces d'or. En outre, nous avions comme bagage cinq malles de très beau linge provenant des meilleurs magasins de Paris, ainsi que deux grandes caisses renfermant des outils de charpentier, ce qui représentait au total une assez forte somme.

Après que les hommes de loi eurent procédé à des formalités auxquelles je ne comprenais pas grand'chose, sauf qu'ils mettaient la main sur tout notre avoir; ce furent les croque-morts qui se présentèrent en vue de l'enterrement.

Oh ! ce ne fut pas long... Cloué dans un mince cercueil de bois blanc, le corps de mon père fut emporté en vitesse par le corbillard des pauvres vers une proche église, où l'on ne fit qu'entrer et sortir, et de là au cimetière, quartier des fosses communes.

Et tandis que, seul et désolé, je suivais le char de misère, je me disais qu'avec les 1.500 francs

d'argent liquide qu'avait laissés le défunt, on aurait pu tout de même lui donner mieux que le matériel de charité publique réservé aux indigents.

Malheureux enfant perdu, quel amer apprentissage de la vie faisais-je déjà ! Au retour du champ des morts, ce fut pour moi une autre détresse. Les scellés ayant été mis sur tout les objets représentant la succession paternelle, je me trouvais sans un sou vaillant en poche, et ce n'était pas à mon âge qu'il m'était possible de me procurer des moyens d'existence quelconques.

- Ce n'est pas tout ça, interrogeait à la ronde, l'hôtelier Décugis avec inquiétude. Que va-t-on faire maintenant de ce petit?

Et c'est à qui se mit à me questionner sur ma famille presque totalement disparue. Devait-on me réembarquer pour l'Algérie où j'avais laissé ma plus jeune sœur? C'était bien loin, bien coûteux et, malade comme je l'étais, il ne fallait pas songer à m'y renvoyer à l'aventure. Quant à Paris, je n'avais pas souvenir d'aucun proche parent qui aurait pu me recevoir provisoirement ou se charger de moi.

Ma situation devenait donc de plus en plus pénible, lorsqu'il me revint tout à coup à l'idée que, lors de notre premier passage à Marseille, nous avions fait la connaissance du nommé Dauphin (Pascal), cordonnier, dont le frère, Parisien comme nous, avait été l'ami de papa.

Ce détail dont je fis part aux gens qui s'intéressaient à mon sort d'enfant perdu, allait décider de mon avenir.

- Oh! oh ! On va voir ça tout de suite ! s'écria mon logeur, qui avait hâte de se débarrasser de moi.

Puis il me demanda aussitôt :

- Dans quelle rue habite ce Dauphin? Voilà ce qu'il faudrait savoir !

Il me fut impossible de lui donner ce renseignement, car je n'avais prêté aucune attention à ce détail au cours de notre visite. Tout ce que je puis lui apprendre à ce propos, c'est que le cordonnier en question avait sa boutique dans un quartier assez proche de Notre-Dame-de-la-Garde.

Muni de cette vague indication, M. Décugis ne fit qu'un saut jusqu'au Commissariat de police voisin, parlementa quelques instants avec le Commissaire et obtint de lui que deux agents se mettraient immédiatement en campagne avec moi pour rechercher la personne qui pouvait m'être utile.

Grâce au flair de ces deux limiers que je guidai tant bien que mal, l'échoppe de Dauphin fut assez vite découverte, rue de la Corderie, près de la Montée de l'Oratoire. Séance tenante, et sans autre forme de procédure, on m'installa chez ce brave homme, et plus jamais quiconque ne s'occupa administrativement de votre serviteur.

Je dois même dire que, ma vie durant, je n'ai entendu parler des 1.500 francs d'argent et d'or, ni des six malles de linge et des caisses d'outils tombés aux mains de M. le Curateur aux successions vacantes.

Par qui et par quoi cet avoir fut-il absorbé ?
Mystère.

Aucun compte ne m'en a été rendu jusqu'à présent dans ce monde, et il est plus que probable que je n'en aurai aucune nouvelle dans l'autre .

Après tout, il est bien possible que le logeur, le médecin, l'église, le corbillard des pauvres diables, l'enterrement dans la fosse commune et les honoraires des hommes de loi aient liquidé par zéro franc, zéro centime, ce modeste inventaire successoral.

ENTRE LA VIE ET LA MORT

Me voilà donc installé par miracle au logis des modestes artisans marseillais dont le premier geste, en m'apercevant, fut de me recevoir à bras ouverts. On a beau dire, ce n'est que dans le peuple qu'on rencontre de pareils élans de bonté et de solidarité.

Dauphin et sa femme me connaissaient à peine. Ils ne m'avaient vu que quelques instants pendant une courte visite, mais en apprenant les calamités qui avaient fondu sur ma famille et fait de moi, en dernier lieu, un orphelin, ils en montrèrent une telle affliction que leurs larmes se mêlèrent aux miennes.

- On a bien fait de t'amener chez nous ! me dit le cordonnier tout ému de nos infortunes.

- Sûrement, mon petit, c'est le bon Dieu qui t'envoie! fit sa femme en me prenant dans ses bras comme elle eût fait pour quelqu'un des siens. Mais, tout à coup, je la vis pâlir.

- Pascal, cria-t-elle à son mari, regarde un peu la mine terreuse de cet enfant ! Il ne tient pas debout, le pauvre!...

Ce n'était que trop vrai, hélas ! Miné par la même fièvre qui avait emporté mon père, je me sentais dépérir chaque jour, et la dernière épreuve que je venais de traverser avait encore augmenté ma faiblesse. Bref, quarante-huit heures plus tard; je dus m'aliter, et pendant un long mois de souffrances je fus entre la vie et la mort:

Ces braves gens réussirent néanmoins à me tirer d'affaire à force de soins et de veilles, ne regardant pas à dépenser leurs petites économies pour assurer ma complète guérison. N'ayant pas d'enfants, ils en étaient venus à me considérer comme leur fils, et je ne saurais dire la reconnaissance que je leur dois pour avoir recueilli la pauvre petite épave errante que j'étais devenu.

Ah ! c'est avec plaisir que j'aurais voulu leur voir toucher une part des 1.500 francs que contenait la bourse paternelle, afin de m'acquitter faiblement envers eux qui avaient tant fait pour moi.

Ainsi donc, grâce au hasard d'une visité médicale et d'un souvenir; le sort n'avait pas voulu que

je suivisse ma mère, ma sœur aînée et mon père dans la tombe. Mon autre sœur, veuve à vingt ans et restée seule en Algérie à la tête d'un petit commerce, fut mise bien entendu au courant de ce qui m'était arrivé par le ménage Dauphin.

Elle n'hésita pas à récompenser, autant qu'elle le put, ceux qui m'avaient soigné avec un dévouement aussi admirable, et dès que je fus au terme de ma convalescence, elle prit ses dispositions pour me faire revenir auprès d'elle.

Je vous assure que le jour où le cordonnier de la Montée de l'Oratoire et sa femme m'accompagnèrent au bateau, leurs larmes coulèrent bien fort à l'heure de notre séparation. Ames charitables, cœurs d'or rencontrés sur ma route, je bénirai votre mémoire jusqu'à mon dernier soupir !

LE RETOUR A LA TERRE DES LIONS

Et pour la troisième fois, je me retrouvai sur la mer.

Il était écrit que je devais retourner pour toujours dans cette terre africaine que mon père, déjà marqué par la mort, avait abandonnée quelques mois auparavant.

A la vérité, mon voyage n'alla pas sans quelques complications, car pour se conformer aux ordres donnés aux Dauphin par ma sœur, il fallut d'abord m'envoyer à Toulon sur un navire côtier. Il était convenu qu'à mon arrivée dans ce port, je prendrais place sur un cargo en partance, affrété par un négociant de Bône, nommé Gillis, lequel effectuait pour son compte de grosses expéditions de vins destinés au commerce de cette ville.

Par suite de ce long détour, ce ne fut qu'après plusieurs journées de navigation que je descendis de ce "rafiot" chargé de futailles, pour tomber dans les bras de ma sœur Rosine, impatiente de me revoir après tous les malheurs qui nous avaient meurtris.

Elle et moi, c'est tout ce qui restait de la belle famille française qui avait quitté Paris au mois de novembre 1848. Et le lendemain, ayant repris le pitoyable chemin du bled, les deux enfants dépossédés de la concession de leur père renoncitaire allaient se retrouver seuls, à Mondovi-le-Bas, aux prises avec les dures difficultés de la lutte pour la vie.

Combien la petite colonie agricole me parut changée à mon retour ! Nous sommes en 1850, et il reste bien peu de colons après la terrible épidémie qui en a tant fauchés ; mais les survivants sont logés maintenant dans leurs maisonnettes provisoires et ils ont chacun un bout de jardin clos.

Une des erreurs du commandement militaire avait été, lors de l'arrivée de notre convoi, d'installer les tentes et les premiers baraquements sur

les hauteurs proches du cimetière ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que cet endroit présentait des inconvénients graves, car il était beaucoup trop éloigné de l'Oued-Guerid, petit affluent de la Seybouse, où les femmes devaient aller laver et puiser de l'eau, ce qui n'était pas sans danger à cause des indigènes.

Il fallait fréquemment faire accompagner ces corvées par des soldats, ce que voyant, le Génie s'était enfin décidé à choisir pour l'emplacement définitif du village un terrain plus proche de la rivière.

En outre, dans le but de fixer les limites du nouveau Centre et de le protéger au besoin contre une agression possible, il avait édifié des remparts flanqués de huit bastions à créneaux, le long desquels couraient des fossés profonds de quatre mètres sur dix mètres de largeur.

Ce n'était certes pas une précaution négligeable, car les Arabes des douars voisins se montraient farouchement hostiles aux roumis, et il était non moins prudent de se garder contre les grands fauves qui infestaient la brousse et la plaine environnantes.

A cette époque-là, je vous prie de croire que les lions ne nous ménageaient pas leurs visites. Leur audace était telle qu'une nuit, l'un d'eux, qui devait être énorme, franchit fossés, remparts, clôtures, et parvint à enlever un bœuf à l'attache dans une écurie.

Cela fait, il s'en retourna avec sa proie pantelante, et l'on constata, le jour venu, qu'il avait en partie dévoré celle-ci à quelques mètres de la porte de Bône, en plein village, derrière le Café Corrois. Tous les habitants purent voir les traces du carnassier à l'aller comme au retour, ainsi que les débris du bœuf dont le fauve n'avait mangé que les rognons et les filets, si bien que beaucoup de familles se régalerent du restant.

A la suite de cet exploit nocturne qui impressionna tout le monde, le lieutenant du Génie, M. Foucaud, alla se poster à l'affût plusieurs soirs de suite en se jurant bien de débarrasser Mondovi de ce fâcheux visiteur, mais ce n'était pas chose facile. A ce moment, cinq ou six lions pour le moins rôdaient autour du village. On les entendait souvent rugir dès le coucher du soleil, et il ne manquait pas

de gens allant et venant au dehors qui en rencontraient même en plein jour.

C'est d'ailleurs l'aventure qui arriva à un colon nommé Girard, habitant la banlieue, qui fut suivi jusqu'à l'entrée de sa ferme par deux lions adultes. Il n'eut que le temps de se barricader chez lui, et dut laisser pendant plus d'une heure les deux fauves faire le siège de sa porte.

Pour en revenir au lieutenant, je dois lui rendre cette justice qu'il partait bien en expédition armée jusqu'aux dents, mais autant de fois, hélas ! il revenait bredouille.

Foucaud s'en va-t-en guerre. Mais de lions n'en tue guère ! chantonnait-on sur son passage. Par contre, plus heureux que lui, notre géomètre, M. Fréchou, en abattit un de belle taille, et notre brave curé, M. Noizeux, qui maniait un fusil encore mieux que le goupillon, eut la même bonne fortune.

Ah ! ce fut une partie de chasse peu ordinaire et dont on parla longtemps dans le bled, que celle qui valut au premier desservant de la Colonie agri-

cole l'honneur de mettre à mâle-mort un formidable lion de Numidie à crinière noire, terreur de la contrée.

Ce roi de la broussaille avait bien essuyé plusieurs coups de feu au cours de battues précédentes, mais les balles semblaient ne pas vouloir l'atteindre, ce qui faisait dire par les Arabes que c'était un lion " marabout ".

Pris d'une noble émulation, nos chasseurs mon-doviens lancés à la poursuite de l'animal tant redouté ne s'étaient pas contentés d'engager des paris pour savoir qui lui ferait mordre la poussière. Afin d'éviter toute contestation, chacun d'eux fit une marque convenue aux projectiles destinés à la bête rugissante.

Or, lorsque le lion noir tomba criblé de balles, ce furent celles tirées par le curé Noizeux que l'on retrouva dans le corps du Sidi. Ce beau coup de fusil avait eu pour théâtre un escarpement bien connu du territoire de Magran, qu'on a appelé depuis le Rocher du Lion.

Ainsi traqués, affûtés et pourchassés, les grands fauves qui décimaient le bétail des colons et des

indigènes, finirent pas disparaître à peu près complètement de la vallée de la Seybouse pour se réfugier dans le massif de l'Edough, de l'Oued Soudan et des Beni-Salah, où le fameux tireur Gérard, ancien sous-officier de spahis à la colonne Mac-Mahon, devait trouver par la suite ses meilleurs affûts.